

ACCIDENTS

OLIVIER BORDAÇARRE

ACCIDENTS

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2016.

I.S.B.N.: 978-2-7529-1081-3

À ma femme

À Lilas Seewald

«Toute beauté remarquable a quelque
bizarrerie dans ses proportions.»

FRANCIS BACON

«Il n'y a rien de plus réellement artistique
que d'aimer les gens.»

VINCENT VAN GOGH

Avenue André-Breton
Montrouge

Une odeur de gomme cramée atteint les narines de la jeune femme.

Les roues bloquées par la tenaille des freins, les pneus ont explosé sur le bitume. À l'instant du choc, vitres et pare-brise ont été pulvérisés, moteur déboulonné, phares exorbités. La Clio rouge, toupie de papier froissé, a valsé jusqu'au centre du carrefour quand l'autre voiture terminait sa course, encastrée dans la devanture rose et or d'un institut de beauté. Un long silence de sidération a fondu sur les passants, sur les chiens à l'arrêt au bout des laisses tendues, et sur les choses elles-mêmes, les façades aux crépis de poussière, les fenêtres écarquillées, les panneaux de signalisation, les feuilles mortes.

L'huile bouillante dégouline du carter et se mélange à l'essence qui coule du réservoir éventré. Une fumée saturée d'une menace lente s'échappe des plis de la carrosserie, mais pénètre aussi dans l'habitacle par le châssis fendu et le tableau de bord, avant de s'évacuer par les ouvertures et de se désagrèger.

Pour la passagère du tas de ferraille et de carbone immobilisé sur l'intersection, le temps est une notion momentanément étrangère. Elle n'entend plus rien et

garde les yeux clos sans en avoir conscience. Son cœur hoquette sous ses côtes. Sa respiration est si frêle qu'elle n'entraîne aucun mouvement de poitrine. Elle fournit l'effort de soulever à demi ses paupières. Proches ou lointaines, les images floues se confondent. Torsions de tôle à portée de main, feux rouges et groupes d'humains, platanes nus sur l'horizon citadin. Elle ne distingue pas les marionnettes grises qui gesticulent aux fenêtres des immeubles quand d'autres se contentent de rester bouche ouverte dans un vague encadrement de rideaux.

Le mot *accident* clignote dans sa tête.

La flaque du carburant déborde des contours de la voiture. De sa main gauche, la femme palpe le siège du chauffeur. Rien. Elle parvient à élargir son champ de vision. La netteté des images s'améliore. Au travers de la fumée dispersée par quelques souffles de vent, elle aperçoit le manège des badauds. Un homme franchit le carrefour en courant, s'efface puis réapparaît muni d'un extincteur. Un autre lui crie quelque chose, bras tendus vers l'amas fumant, semble lui ordonner d'intervenir avant que l'incendie ne se déclare. Une dame âgée plaque ses mains sur ses lèvres, une mère serre son enfant contre sa taille, un trio d'adolescents observe la scène que l'un d'eux filme avec son portable.

L'accidentée n'entend rien d'autre qu'un son grave et continu, la note de la plus grosse corde d'une contrebasse qu'un archet maltraite, et son harmonique en contre-point strident.

Un nouveau mot s'allume dans son esprit : *vivante*.

La douleur vient de se déclarer avec la puissance d'une lame océanique. Gémissante, submergée, la victime sent que l'œil du cyclone se situe dans son épaule droite.

Au moment de la collision, la propulsion de son buste a été stoppée par la ceinture de sécurité. Un élément a cédé dans cette lutte contre les forces décuplées de la pesanteur : la clavicule brisée net flotte dans le muscle. La douleur irradie dans les chairs, de la nuque au bout des doigts. La femme blessée suppose qu'elle est en train de mourir. C'est donc cela, la mort. La paralysie, la souffrance, le silence.

Juste après l'accident, un passant a prévenu les secours. Premier témoin, il les attend. Jetant un regard agacé à son voisin qui mitraille, il lui demande de s'abstenir. L'autre obtempère et range son appareil numérique.

La passagère tâtonne, cherche à déverrouiller la ceinture. Ses doigts atteignent la poignée de la portière aux gonds tordus par l'impact, la tôle résiste, grince, se bloque. Ses tympanes vibrent d'une note plus grave encore. Ses mâchoires se compriment. Elle suffoque. Des particules d'aluminium et de plastique liquéfié tombent dans la flaque d'essence. La fumée s'épaissit.

Un troisième mot éclaire les parois intérieures de son crâne : *non*.

Quelqu'un gueule qu'il faut la sortir de là ; un autre prévient que si le réservoir explose... ; un troisième les coupe pour conclure que, de toute façon, avec cette fumée, on ne voit rien et vu les dégâts, là-dedans, il ne doit plus y avoir qu'un cadavre.

Retenant son souffle, la femme se penche vers le siège du conducteur, s'y allonge, sa main droite s'agrippant à la poche de son pantalon afin de maintenir son épaule dans une relative immobilité, dégage ses jambes et frappe la portière avec ses pieds. Elle hurle de douleur. Des passants l'ont entendue. La fumée est de plus en plus

opaque. Sous les coups, la tôle cède. La voie est libre, mais le moteur s'embrase. Un vieillard courbé interpelle l'homme à l'extincteur, qui dégoupille, s'approche et asperge les flammes. Un autre homme, plus jeune, a vu des pieds gigoter par l'ouverture. Il remonte la fermeture Éclair de son sweat noir, recouvre son crâne de la capuche et se précipite. Il saisit la prisonnière aux chevilles et tire. Mais les flammes grasses pénètrent dans le véhicule. Le jet de l'extincteur arrose le moteur, le sol, l'intérieur de la voiture. Le feu recule. Les cheveux de la femme sont trempés. Son épaule droite se heurte à la carrosserie. La flaque d'essence s'enflamme. Le jeune homme attrape la femme par le pantalon et, de toutes ses forces, l'extirpe du brasier, alors que le feu attaque ses vêtements. Elle tombe sur la chaussée, le visage sur l'asphalte incandescent. La douleur de la fracture se retranche derrière celle de la brûlure. Le jeune homme la traîne jusqu'au trottoir.

Les pompiers sont là. Elle est allongée, voit des visages, des mains qui la secourent, une fenêtre, un toit, le ciel. Elle s'évanouit.

Rue Boulanger (Paris, X^e)

3^e droite

Quand le grand Paul Calmant, suivi d'Anouk, parvint au palier du deuxième étage de l'immeuble, son trousseau de clés dans une main et un cartable rose framboise dans l'autre, il fut interpellé par son beau-frère et voisin Sergi Vélasquez, un peintre trentenaire plutôt rond, le faciès poupin, le cheveu châtain mal peigné, l'œil noir brillant d'une malice sombre qui se mariait souvent à un sourire de séducteur.

– Hé, Paulo ! fit l'artiste en embrassant le père d'Anouk.

– Salut Sergi, répondit Paul avec son amabilité coutumière.

– J'attendais votre retour, je voulais pas sonner...

– Tu as bien fait, Julia est en pleine consultation.

Vêtu d'une chemise à carreaux délavée et d'un pantalon de velours brunâtre maculé de peinture, Sergi prit sa nièce dans ses bras et fit claquer un baiser sur sa joue.

– Tonton, tu sais, je suis trop forte en mathématiques, c'est la maîtresse qui l'a dit !

– Non !

– Si. C'est la maîtresse qui...

– Non !

– Si ! éclata de rire Anouk en ébouriffant les cheveux

de son oncle qu'elle adorait parce qu'il faisait toujours des blagues.

– Anouk, doucement, ma chérie, Julia travaille, chuchota Paul.

Il indiqua à Sergi le large couloir donnant sur les parties privées de l'appartement, puis suggéra à *Anouk-chérie* d'aller déposer son cartable dans sa chambre et de se mettre à l'aise pendant qu'il lui préparerait son goûter. Il pénétra dans la vaste cuisine dont les éléments laqués jaune citron créaient un contraste saisissant avec le gris anthracite du sol carrelé. Depuis le seuil, son beau-frère l'informa qu'il voulait juste lui dire un *truc*.

Paul tira la porte du réfrigérateur, incita le visiteur à aller patienter dans le salon et déposa sur l'îlot central trois pots de confiture, du miel et une assiette de crêpes maison.

– Non, non, je t'attends, pas de problème. Je te regarde faire, ça pourra me servir quand je serai marié et que j'aurai des gosses!

Mais Paul insista : il y avait du nouveau dans la pièce principale.

Curieux et obéissant, Sergi alla au salon, dont les fenêtres donnaient sur la rue Boulanger et la place Johann-Strauss, et, en effet, un canapé d'une tonne en cuir bleu pétrole trônait contre le mur badigeonné de cire beige. Il s'y installa confortablement en notant, avec une pointe de regret, que sa situation financière lui interdisait l'achat de ce genre de mobilier. Il aperçut Anouk en chaussons qui se dirigeait vers la cuisine.

– Tiens, je t'ai tout sorti, ma chérie. Tu te débrouilles? demanda Paul à sa fille.

– Oui, mais tu me donnes un jus d'orange, s'il te plaît, mon grand papa.

– Un jus d’orange ! C’est parti ! lança le père en aidant la petite à grimper sur un des hauts tabourets d’acier chromé. Tu m’appelles si tu as besoin.

Sergi testait le canapé rutilant, profond, chaud, aux épais accoudoirs rebondis. Le meuble étant appuyé contre la cloison qui séparait le salon du cabinet de Julia Vélasquez, le visiteur tendit une oreille indiscreète mais ne perçut que des sonorités graves entrecoupées de silences lourds. Sur le pas de la porte, Paul l’interrogea du regard.

Jambes croisées, bras étendus sur le dossier dans la position du riche propriétaire, Sergi siffla d’un air admiratif, souligna les indéniables qualités de ce cuir de luxe, et présuma qu’un paquebot de cette taille devait coûter bonbon ! Certes, mais Julia et Paul étant exonérés de loyer, ils pouvaient, par conséquent, s’octroyer un petit plaisir de temps en temps.

Non sans une pointe d’ironie, Sergi, fils de modestes immigrés andalous que la misère avait arrachés à leur Séville natale à l’aube des années 90 pour les replanter dans une loge de concierge de la place Duplex (XV^e arrondissement de Paris), accusa Paul, l’heureux héritier d’une grande famille tourangelles, de profiter de ses privilèges comme le pire des aristos. Paul rétorqua que la *grande famille*, c’était un peu exagéré, et rectifia : il s’agissait plutôt de spécimens de fin de race passablement dégénérés dont la Touraine était farcie ; on n’échappe pas à ses origines. Et, coupant court, comme il connaissait le goût immodéré de son beau-frère pour le café, il proposa un expresso et disparut sans attendre de réponse.

– Ça va, ma chérie ? Elles étaient bonnes, mes crêpes ?

– Trop bonnes.

– Tu as des devoirs ?

– De la lecture mais c'est pour lundi.

– Je dois discuter un peu avec tonton. Tu as besoin de moi?

– Non, ça va...

Paul disposa deux tasses blanches sous les becs verseurs de la machine à café, rangea le goûter, essuya le carré de zinc du plan de travail, mit cuillère et couteau dans le compartiment couverts du lave-vaisselle, et songea aux reproches que son beau-frère dissimulait souvent sous des couches de vernis sarcastique. Une culpabilité de classe vint l'aiguillonner.

Il rejoignit Sergi au salon et posa les cafés sur le plateau de chêne de la table basse.

– Ne parle pas trop fort, j'ai toujours peur de déranger Julia quand on est dans cette pièce, prévint-il en s'enfonçant dans le gros fauteuil club déchiré par les griffes de Jones, le chat blanc et roux de la maison.

– J'ai vu une galeriste. Elle est d'accord pour une expo.

Hésitant entre incrédulité et ravissement, Paul fit part de son étonnement. On attendait cela depuis si longtemps! Le peintre admit qu'il était un peu long à la détente mais, voilà, c'était fait, il avait très peu de temps, six mois, à peine.

– Génial! Elle se trouve où, cette galerie?

– Dans le Marais, vers Arts-et-Métiers.

La petite tête brune d'Anouk surgit dans l'encadrement de la porte. Ses devoirs étaient terminés. Son père lui préconisa alors de prendre une douche. L'enfant n'y vit pas d'inconvénient, mais resta là, plantée, bras bal-lants.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma Nouche?

– Je vais me laver, mais ce soir je regarde un film.

– Je ne vois pas le rapport, mais pourquoi pas, oui...

– J’veux voir *King Kong*.

Paul émit un léger soupir d’agacement contenu, fit mine de contempler les moulures du plafond, et répéta ce qu’il avait déjà exprimé à moult reprises, à savoir que : Anouk était trop petite pour visionner ce genre de film, Anouk allait faire des cauchemars, Anouk devait patienter encore un peu. C’était compter sans la tête dure de la gamine qui, croisant les bras sur sa poitrine, frimousse plissée par une bouderie statique, balança au père anxieux que sa mère, elle, voulait bien. Il n’y avait que lui pour s’opposer à ce désir de cinéophile en herbe.

Paul ne laissa pas le débat s’installer et reprit la discussion avec Sergi. Il s’enquit du pourcentage qu’exigeait la galeriste sur la vente des œuvres. La fillette intercala qu’elle en avait marre, qu’elle n’était pas trop petite, qu’elle voulait voir *King Kong* et pis c’est tout.

– Cinquante pour cent, inséra le peintre.

Anouk lâcha prise et regagna ses pénates avec la ferme intention de faire plier son père en instrumentalisant le supposé désaccord parental autour des aventures du grand singe.

– Paulo, il faut que tu viens à l’atelier me dire ce que tu penses de mes derniers trucs. La galeriste, elle me dit : Je prends ça et ça et faut faire des toiles comme ça... mais j’ai pas le temps de réfléchir, elle va trop vite !

Paul rappela à Sergi qu’il avait six mois avant l’échéance.

– Oui, mais c’est rien, ça, six mois ! Tu sais comment je travaille lentement ? Et après, elle dit qu’elle a une autre galerie en Belgique pour exposer, plus tard, bientôt, j’en

sais rien... ça va trop vite, tu comprends? Y a des trucs que je veux pas montrer. J'ai l'impression qu'elle m'embobine. Elle veut faire du fric avec mes peintures et c'est tout. Elle prend, elle donne des prix... moi, les prix, tu me connais, j'y comprends rien!

Paul aurait préféré que Sergi se réjouisse. Gagner de l'argent grâce à son art, quoi de plus gratifiant?

– Si, je suis content, mais je dois me dépêcher de travailler comme un esclave et j'arrive pas même à voir si c'est nul ou pas... alors, il faut que tu viens pour me dire, Paulo, franchement.

Paul promit qu'il passerait bientôt, quand on entendit des clés tourner dans la serrure. Apparut une adolescente aux longs cheveux noirs lissés et à la peau mate, vêtue d'un blouson de cuir rouge, d'une longue chemise à rayures outremer verticales, d'un jeans effiloché et d'une paire de tennis vanille. On lui donnait seize ans, elle n'en avait que treize et attirait déjà les garçons de dix-huit comme le sucre les abeilles.

– Comment va la funny Valentine toujours élégante? fredonna le tonton d'icelle.

Elle ne répondit rien, posa l'étui de sa flûte traversière sur la grande table ronde, embrassa son père du bout des lèvres et, poings aux hanches, l'informa qu'elle avait besoin de façon trop urgente d'un mot d'excuse pour la vie scolaire parce qu'en raison d'un métro bloqué en plein tunnel ce matin elle était arrivée en retard au cours de français (le prof lui avait trop mis la pression), lui tendit ensuite la facture de la cantine qui traînait au fond de son sac depuis trois semaines, le prévint qu'elle était invitée le soir même chez Félicie et ne pouvait carrément pas décliner car Félicie lui ferait grave la gueule

(déjà qu'actuellement, au niveau de leur relation, c'était hypercomplexe à gérer) et que, d'autre part, il fallait acheter, lire et résumer la nouvelle de Maupassant, *Le Horla*, avant jeudi prochain, trop galère.

Sans ciller, Paul enregistra d'un bloc l'ensemble des informations, et lui remit en mémoire la question de son oncle.

– Ah oui... fit-elle en prétextant l'amnésie ou la surdité. Je passe en troisième année de conservatoire, mais ça commence à m'souler, la flûte.

– Valentine, hein c'est vrai que l'autre jour, maman, elle voulait bien que je voie *King Kong*? interrompit Anouk, véhémement, qui avait précipitamment quitté sa chambre pour remonter à l'assaut.

– J'en sais rien, moi, deux s'condes, là, j'discute...

Olympien, le père réitéra que son *Anouk-chérie* devait se calmer et parler doucement.

– Mais si, maman, elle voulait, Valentine, hein, dis, pour voir *King Kong*, maman, elle...

– Anouk, je sais pas, moi! Vas-y, c'est pas mes affaires, là! Qu'est-ce qu'elle a? rouspéta la grande sœur à l'intention d'un Paul imperturbable.

– Mais siii! trépigna la petite, au bord des larmes.

À cet instant, Anouk s'aperçut que tonton Sergi la fixait sans rire. Elle sortit alors du salon en grognant j'en ai marre, j'en ai marre, j'en ai marre, et claqua des pieds sur le parquet du couloir jusqu'à sa chambre. Consternée par l'attitude de sa sœur, l'aînée jugea, en s'éloignant vers la sienne, qu'il s'agissait d'un pétage de câble et que, décidément, les parents de cette enfant ne perdraient rien à réinterroger leurs choix pédagogiques qu'elle trouvait ineptes.

– Donc, tu ne restes pas manger avec nous, si je comprends bien?

Pas de réponse.

– Je t’accompagne? insista le représentant légal de l’adolescente.

– Papa, Félicie habite en face, s’te plaît... maugréa Valentine, les yeux ventousés à l’écran de son portable.

Les deux hommes se retrouvèrent à nouveau seuls dans le salon. Il y eut un silence. Sergi observait son beau-frère avec admiration. Voilà un homme qui avait fait le choix d’exercer le métier de père au foyer et prenait subséquemment en charge : les courses et les repas d’une famille de quatre personnes (en se permettant même de passer pour un fin cuistot) ; le ménage et le linge (laver, trier, ranger) ; les différents petits travaux d’entretien et de décoration (changer le siphon d’un lavabo, repeindre le plafond de l’entrée, remplacer une prise de courant) ; la tenue des comptes (factures et paperasses diverses) ; les devoirs scolaires ; les rendez-vous avec les enseignants, la prof de flûte, et le médecin en cas de rhino-pharyngite et de varicelle ; les monotones réunions de copropriétaires, etc. Un homme qui abattait ses soixante heures de boulot par semaine et trouvait encore le temps d’assouvir sa passion cinéphilique par des séances bihebdomadaires au Louxor de Barbès, des téléchargements illégaux mais sans risque, la lecture de biographies, d’essais et de trois ou quatre mensuels de cinéma. Chapeau bas, madame la Marquise.

À Sergi interrogeant son potentiel d’abnégation, Paul répondit qu’il était enchanté de s’occuper de ses filles, de vivre avec la belle Julia dans un grand appartement parisien, de jouir d’un temps dont les salariés ne

bénéficient pas ou trop peu, de ne pas connaître le stress, et de posséder bientôt sept mille DVD.

Sergi n'osa rien opposer à cela, convaincu que Julia Vélasquez et Paul Calmant avaient réussi quelque chose d'important.

– Vous êtes une famille heureuse, quoi. C'est très beau. Je dis ça sans jalousie parce que moi, j'aurais ni le temps ni la patience de m'occuper d'autre chose que de ma peinture.

Le maître de maison invita le peintre à dîner. Il prévoyait d'ouvrir une bouteille pour fêter la nouvelle de l'exposition et pour accompagner les crevettes au piment d'Espelette. Sergi accepta volontiers – son frigo était vide, comme d'habitude –, et accompagna Paul à la cuisine. Le chef sortit les bouquets du congélateur, se figea dans une position réflexive, tête relevée vers le plafond blanc, se révélant à lui-même qu'avec une petite fondue de poireaux, ça ne serait pas mal, tiens...

Pendant ce temps, studieusement installée à son bureau, Anouk rédigeait ses doléances en ces termes : Papa, tu veux pas que je regarde *King Kong* parce que je suis trop petite, mais maman, elle est pas d'accord...; et Valentine, penchée au-dessus du lavabo de son cabinet de toilette personnel, concentrée sur la précision de son geste, soulignait ses yeux au crayon noir.

Alors que le cuisinier ébouillantait deux tomates, le peintre prit son air le plus mystérieux pour lui narrer sa dernière aventure. Il venait de rencontrer une petite merveille scandinave.

– Elle est blonde, mais blonde... comme, heu, je sais pas...

– Les blés?

– Quoi les blés ?

– Ou l’orge, enfin, ce type de céréales...

– Ça se dit, en français, blonde comme une céréale ?

Paul fit un clin d’œil à son ami qui, après avoir vérifié qu’aucune oreille mineure n’attendait dans le couloir la suite de l’histoire, lui chuchota que la blonde en question était un phénomène d’endurance, une insatiable entrepreneuse douée d’une sensibilité de chatte à la lisière du printemps.

– Je te jure, dès que je la frôle, juste comme ça... (Sergi effleura le bras de Paul d’un index excessivement léger).

– Ah oui...

– Elle prend son pied, elle fait des petits cris d’oiseau, pi-ou pi-ou !

– En effet, cela doit être très cocasse, réagit Paul, penché sur la planche à découper où il éminçait les poireaux.

Valentine, qui n’y était pas allée de main morte niveau rouge à lèvres, annonça en coup de vent qu’elle filait chez Félicie, mais Paul la rattrapa au vol et lui imposa d’attendre Julia, car celle-ci n’avait presque pas vu sa fille de la semaine. L’adolescente râla qu’elle allait être trop en retard, que c’était trop galère des parents comme ça, et que ça la faisait trop chier. Le père stoppa l’hémorragie d’un « s’il te plaît, Valentine » sec et précis. Elle sortit son portable en maugréant et traîna des pieds dans le couloir où elle croisa Anouk.

– Méchante, fit la cadette avant d’atteindre la cuisine.

La grande sœur haussa les sourcils sans quitter son écran.

– Papa, qu’est-ce qu’on mange, ce soir ?

– Tu as déjà faim ?

– Non, c’est pour savoir.
– Crevettes au piment d’Espelette, ma chérie.
– Beurk, ça va encore piquer... bougonna-t-elle avant de s’accouder au plan de travail et de chiper des noix de cajou en promettant qu’elle ne mangerait pas de ces machins.

Elle exigea des pâtes.

– Dis donc, peau d’hareng, tu vas parler gentiment à ton père sinon c’est moi qui te mange ! gronda Sergi d’une voix sépulcrale.

On entendit des bruits de pas provenant de l’entrée. Julia raccompagnait son dernier patient. Elle referma la porte de son cabinet.

Valentine attendait sa mère dans le couloir, adossée au mur, sac en bandoulière. Julia fit pétarader une série de petits baisers aigus sur les joues de sa fille.

– Tu sors ?

– J’vais chez Félicie.

– Bon. Et tu rentres quand ?

– Demain. J’y vais, j’suis trop en r’tard.

Le père lança depuis la cuisine que sa grande fille devait rentrer au plus tard dimanche à 18 heures, et qu’elle ferait bien d’enfiler au moins un pull, ce n’était pas l’été, puis il vida le saladier de crevettes décongelées et décortiquées dans une grande poêle. Aux crépitements des aliments se mêla le soupir bruyant de l’adolescente qui aurait bien aimé qu’on se déconnectât de sa life cinq minutes.

Julia Vélasquez, cheveux et regard noir intense, peau mate et lèvres brunes, avait quarante-deux ans. Sa petite taille obligeait le mètre quatre-vingt-dix-neuf de Paul Calmant, cinquante ans, à se plier en deux pour